

FOOTBALL ET MOBILISATIONS IDENTITAIRES AU RWANDA : ETHNOHISTOIRE D'UNE INVENTION COLONIALE (1945-1959)

Thomas Riot

L'Harmattan | « [Sciences sociales et sport](#) »

2008/1 N° 1 | pages 147 à 164

ISSN 1967-7359

ISBN 9782296064348

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-sciences-sociales-et-sport-2008-1-page-147.htm>

Pour citer cet article :

Thomas Riot, « Football et mobilisations identitaires au Rwanda : ethnohistoire d'une invention coloniale (1945-1959) », *Sciences sociales et sport* 2008/1 (N° 1), p. 147-164.

DOI 10.3917/rsss.001.0147

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Football et mobilisations identitaires au Rwanda : ethnohistoire d'une invention coloniale (1945-1959)

Thomas Riot*

Introduction

Comme l'affirme Jean-Pierre Chrétien¹, et notamment depuis le génocide *Tutsi* de 1994, l'histoire de la région des Grands Lacs africains a suscité plus d'émotions humanitaires que d'interrogations scientifiques. La « redécouverte » – notamment par les médias occidentaux – d'un pays tel que le Rwanda, en réveillant les imaginaires de la « barbarie africaine », a pu largement porter préjudice à la reconstruction d'une histoire complexe contenant les racines d'un tel drame. Heureusement, de nombreuses dynamiques, en particulier socio-ethniques et politiques – mais essentiellement postcoloniales – ont depuis vu le jour². Mais l'histoire sociale et culturelle de l'entreprise coloniale, ses effets sur la société et les modes de vie, reste largement oubliée. Et si on aborde la question des pratiques du corps, ou l'importation d'activités physiques occidentales, on se trouve face à un grand vide³. Le texte ici présenté se propose de donner quelques pistes quant au phénomène d'implantation et de diffusion, dans le Rwanda du colonial tardif, d'une pratique telle que le football. Dans ce petit pays sous administration indirecte, le jeu du ballon rond fut pour ainsi dire le seul sport moderne (jusqu'à la fin des années 1950) à réellement pénétrer la société rwandaise coloniale. Evoluant parallèlement à la reconversion des pédagogies corporelles locales⁴, l'approcher revient alors à scruter – à travers une pratique privilégiée par les acteurs de la colonisation – les avatars de l'enracinement corporel d'une culture issue d'un modèle européen.

¹ CHRETIEN, Jean-Pierre. 2000. *L'Afrique des grands lacs, deux mille ans d'histoire*, Paris, Champs-Flammarion, p. 9.

² A ce sujet, on pourra par exemple consulter : PRUNIER, Gérard. 1997. *The Rwanda crisis : history of a genocide*, London, Hurst ; ou encore : CHRÉTIEN, Jean-Pierre. 1997. *Le défi de l'ethnisme : Rwanda et Burundi, 1990-1996*, Paris, Karthala.

³ Il faut pourtant mentionner l'excellent travail de BALE, John. 2002. *Imagined Olympians, body culture and colonial representation*, in *Rwanda*, Minneapolis, University of Minnesota Press. Mais ce travail, qui s'intéresse essentiellement à des activités athlétiques (saut en hauteur), insiste sur les représentations et imaginaires occidentaux de la pratique. De ce fait, il ne nous donne que très peu d'indications relatives aux effets de ces activités sur les transformations sociales et culturelles de la société rwandaise coloniale.

⁴ La danse guerrière, des pratiques athlétiques locales témoignent de cette reconversion.

Football et mobilisations identitaires au Rwanda

On pourrait alors se demander dans quelle mesure une pratique « récréative », la plupart du temps « impensée » par les acteurs sociaux – « il n’y avait rien de spécial, tout simplement c’était pour passer un après midi⁵ » – peut-elle en réalité contenir les marques de nombreuses transformations culturelles et socio-politiques. Nous avons le sentiment que le football, mais surtout les expériences éducatives et corporelles qu’il entraîne, porte, au Rwanda, l’invention d’une tradition⁶ issue de l’appropriation locale d’une activité d’origine occidentale. Ce phénomène serait alors venu marquer l’émergence de nouvelles identités à mi chemin entre la société coloniale et la société colonisée : les catégories « évoluées ». Certains de ces groupes semblaient mobiliser, dans le contexte du colonial tardif, un ensemble de manœuvres pédagogiques visant un basculement du pouvoir : le passage d’une tradition coloniale dominatrice à une modernité se détachant peu à peu d’un joug « ethnique » bien spécifique à l’histoire rwandaise. Il en ressort que les éléments (signes, symboles et pratiques) qui façonnèrent l’activité football pourraient bien être perçus comme un ensemble d’« armes » capables d’alimenter les stratégies entre différentes fractions en cours d’émancipation.

Ainsi, après avoir dégagé les logiques de dérivation créative à l’origine d’une telle invention, nous verrons comment le jeu véhiculé par ce phénomène de créolisation⁷ peut-il offrir une nouvelle grille de lecture de l’évènement colonial : il semble qu’il se réalise au travers d’une concurrence mimétique rendue d’autant plus complexe par l’intériorisation de nouveaux schémas socio-ethniques.

I - L’implantation du jeu : aspects d’une domination construite (1918-1945)

L’implantation du jeu de balle (*mupira*⁸) se réalisa dans le cadre d’une société sous domination coloniale : un régime d’administration indirecte consistant à gouverner la masse des colonisés à partir d’un groupe de dirigeants africains formés par l’institution coloniale. Les missions catholiques, en s’associant au gouvernement allemand (1899-1916) puis belge (1916-1962), constituèrent les premiers espaces sociaux aptes à porter le « procès de

⁵ SEMATURO, Félicien, né en 1935 en territoire de Kibungu. Entretien réalisé le 30 août 2007, Butare, Rwanda.

⁶ En référence à HOBBSAWM, Eric ; RANGER Terence. 1983. *The invention of tradition*, Cambridge-London-New York, Cambridge University Press.

⁷ En référence à HANNERZ, Ulf. 1987. « The world in creolisation », *Africa*, LVII, 4, pp. 546-559.

⁸ Il s’agit du terme Kinyarwanda désignant le « jeu de balle ».

civilisation⁹ » des *Banyarwanda*. C'est dans ces centres d'instruction et d'évangélisation qu'apparurent les premiers balbutiements footballistiques ; une pratique s'inscrivant – dans les années 1920 – dans une volonté de plus en plus apparente, pour l'église, d'acquérir le monopole de l'œuvre d'éducation et de formation de la jeunesse rwandaise¹⁰. Il faut cependant noter qu'à cette époque, la question des loisirs occidentaux était très peu abordée.

La politique scolaire se fixait d'abord comme priorité l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, qui, couplé aux conversions, avait pour but de favoriser l'ancrage d'une nouvelle société chrétienne : un royaume du Christ au centre l'Afrique. Ce projet attira en premier lieu des individus issus de la masse de la population : une catégorie essentiellement composée d'agriculteurs et désignée par le vocable « *Hutu* ». Les *Hutu*, comme les *Tutsi*, constituaient dans le Rwanda pré-colonial des catégories lignagères se différenciant par des fonctions socio-économiques, les premiers étant plutôt agriculteurs, les seconds plutôt éleveurs. Ces deux groupes partageaient un même cadre de langage, de culture et de religion¹¹. L'ancien Rwanda composait une société dans laquelle s'était constitué, à partir du 17^{ème} siècle, un royaume relativement bien centralisé et dirigé par une élite politique se désignant comme *Tutsi*¹². Ce schéma, dès les premières années de la colonisation, fut réinterprété sous forme d'une opposition d'ordre racial : elle consista, pour les premiers occidentaux présents au pays, à instituer un clivage sensé différencier de « grands et puissants pasteurs d'origine nilotique » (assimilés à l'ensemble des *Tutsi*) d'une « masse de serfs cultivateurs d'origine bantoue » (assimilée aux *Hutu*). Au moment où le football initiait son implantation, la société rwandaise se trouvait face à une orientation coloniale en partie issue de cette mythologie. L'option retenue consistait alors en « la construction d'un Rwanda de type médiéval avec son aristocratie *Tutsi* faite pour commander, sa paysannerie *Hutu* faite pour travailler et son Eglise faite pour éclairer l'ensemble, la main dans la main avec le pouvoir civil.¹³ » Ce projet impliquait alors la formation d'une élite *Tutsi*, un groupe minoritaire sur lequel devait reposer les destinées du territoire. Le jeu de

⁹ L'expression a ici un double sens : le premier se rattache à une perspective évolutionniste caractéristique de la posture occidentale en situation coloniale. Le second est plus proche du « processus de civilisation » que décrit Norbert Elias : l'évolution des mœurs d'une société face à une série de changements historiques et sociaux. ELIAS, Norbert. 1973 [1969]. *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy.

¹⁰ Voir notamment le travail de LINDEN, Ian. 1999 [1979]. *Christianisme et pouvoirs au Rwanda (1900-1990)*, Paris, Karthala.

¹¹ Il s'agit des trois critères classiques définissant ce que l'on appelle un groupe ethnique. La population rwandaise précoloniale ne composait pas une société pluri-ethnique.

¹² En référence à VANSINA, Jan. 2001. *Le Rwanda ancien : le royaume Nyiginya*, Paris, Karthala.

¹³ CHRÉTIEN, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 238.

Football et mobilisations identitaires au Rwanda

football y participa. La première équipe reconnue par le régime en place fut composée de jeunes gens proches de l'autorité « coutumière » : un Européen, « grand amateur de sport, tient absolument à un match de football entre ses *Batutsi* qu'il a formés et nos enfants qui n'ont jamais joué d'après les vraies règles et qui de plus sont fatigués.¹⁴ »

Ces fils de chef, « avides de savoir », « désireux de connaître ce qui vient d'Europe, ainsi que d'imiter les Européens¹⁵ », représentaient alors la clé d'une œuvre capitale : l'éducation des jeunes nobles, « conscients qu'ils sont destinés, par leur naissance et leur intelligence à diriger le pays.¹⁶ » Celle-ci devait alors faciliter la fabrique d'une société socio-racialement stratifiée au sein de laquelle, « dans toutes les branches de l'Administration, les places tant soit peu importantes seront réservées aux jeunes *Batutsi*.¹⁷ » Pourtant, le football, contrairement à d'autres activités physiques¹⁸, n'était pas exclusivement réservé à cette catégorie de la population. Tandis que la politique que nous venons d'énoncer battait son plein (des années 1920 au début des années 1940), « le jeu de football a des partisans ardents sur toutes les collines. Dans tous les coins du pays des équipes se forment.¹⁹ » Il faut donc noter que cette diffusion ne fut pas exclusive ; l'activité pénétra peu à peu les entourages de la mission, et des individus issus des couches plus défavorisées eurent de même la possibilité d'y participer. Mais reste que cette première étape de son implantation s'inscrit dans un contexte social et politique assurant à une minorité *Tutsi* un avantage considérable. Celui-ci se situait dans la détention des armes pédagogiques aptes à marquer l'élaboration d'une nouvelle société conçue sous forme de féodalisme colonial ; un système par lequel l'exploitation et l'administration du peuple devait reposer sur la collaboration d'une « caste de seigneurs » en réalité assignée aux prescriptions des instances dominatrices : l'administration belge et l'institution missionnaire. La deuxième étape du développement du jeu marqua alors une période de contestation progressive de cette configuration : le temps d'après seconde guerre mondiale ; il devait conduire à une lente émancipation des masses face à une hégémonie *Tutsi* construite par la société coloniale.

¹⁴ Journal du petit séminaire de Kabgayi, 10 juillet 1918, Archives de la Société des Missionnaires d'Afrique, Rome.

¹⁵ Lettre au résident Morteau du 21 septembre 1927, citée par CHRÉTIEN, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 239.

¹⁶ Rapports annuels de la Société des Missionnaires d'Afrique, années 1923-1924, p. 349.

¹⁷ Rapport sur l'Administration belge du Ruanda-Urundi pendant l'année 1923, p.29.

¹⁸ Le recrutement des danseurs guerriers était en effet bien plus exclusif et discriminant.

¹⁹ Journal de la mission de Rulindo, 31 août 1941, Archives de la Société des Missionnaires d'Afrique, Rome.

II - L'ancrage colonial de l'activité : l'invention d'une tradition sportive (1945-1952)

a - Un basculement socio-pédagogique

Si donc le football était déjà connu dans le Rwanda des années 1920-1930, l'ancrage colonial de l'activité ne se réalisa pleinement qu'à partir de la fin des années 1940. L'inauguration d'une structure destinée à encadrer ce jeu dans tout le pays en fait acte ; il s'agit de l'Association Sportive Au Ruanda (A.S.A.R.), créée au cours de l'exercice 1947-1948²⁰. Le projet prit forme dans un contexte favorisant un basculement progressif de la politique coloniale. Il consista à promouvoir l'émergence d'une élite représentante des aspirations de la masse des colonisés face à une domination *Tutsi* pourtant élaborée (comme nous l'avons vu) par l'administration coloniale et missionnaire des décennies précédentes. Ce revirement est certainement dû à une conjonction de multiples facteurs. L'arrivée d'une seconde génération de missionnaires en est un. Animés par les idéaux d'un catholicisme social européen, la société rwandaise leur fut présentée comme une organisation dans laquelle « les *Hutu* étaient pressurisés un peu comme les manants dans notre Moyen-âge²¹ » ; un peuple leur apparaissant comme soumis à une multitude d'injustices orchestrées par l'oligarchie *Tutsi* au pouvoir²². Il fallait donc redonner vie à la masse, diriger son évolution dans un sens social, porter son émancipation vis-à-vis d'un féodalisme fallacieusement assimilé à l'organisation traditionnelle du Rwanda. A ceci s'adjoignait un contexte international plus large : les nouvelles directives de l'O.N.U. devaient conduire à une autonomisation graduelle des territoires sous domination coloniale²³. En s'appliquant à la société rwandaise, ces prescriptions orientèrent les devoirs du colonisateur vers la masse. Il convenait qu'elle s'approprie, dans des délais relativement brefs, les ferments d'une civilisation capable de la dégager d'une colonisation perçue comme interne : un mode d'exploitation dont la catégorie *Tutsi* était tenue pour responsable²⁴.

²⁰ *L'Ami*, « Revue des évolués de l'Est de la colonie », 1948, p. 153.

²¹ DE RENESSE, Wenceslas, missionnaire arrivé au Rwanda en janvier 1944. Entretien réalisé le 5 janvier 2007, Bruxelles, Belgique.

²² Un phénomène sensiblement similaire se produisit au niveau de l'administration belge : l'arrivée de nouveaux administrateurs Flamands, qui identifièrent le clivage existant à leur combat contre les Francophones. Source : CHRÉTIEN, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 264.

²³ Adoptée le 26 juin 1945, la charte de San Francisco en fait acte.

²⁴ L'administration coloniale, en assurant un transfert de responsabilité sur les « notables *Batutsi* », eut ainsi tout le loisir de faire valoir une nouvelle politique sociale à destination du peuple. Cette mauvaise foi, flagrante, est visible à travers les rapports des différents territoires du Rwanda.

Football et mobilisations identitaires au Rwanda

Ainsi, et notamment à partir de 1948, le développement du football s'inscrit dans une nouvelle conjoncture destinée à porter l'essor d'un idéal démocratique :

« Il serait du plus haut intérêt social que le football, avec ses effets salutaires tant pour les spectateurs que pour la jeunesse qui s'y adonne, touche la masse des indigènes coutumiers. Ce sport est susceptible d'éveiller chez eux un enthousiasme et de les faire sortir de leur indifférence et de leur apathie.²⁵ »

Les « autorités coutumières », en s'associant à l'activité des missions, furent appelées à devenir les médiateurs de telles initiatives²⁶ : bon nombre d'équipes s'établirent par une collaboration entre les chefs de province et certains missionnaires désireux de voir grandir « l'idéal sportif dans le milieu indigène²⁷ ». Pour l'administration belge, le rôle des notables autochtones était bel et bien « de comprendre la portée des buts poursuivis par le Gouvernement, sincèrement désireux de coopérer au relèvement général du pays et prêts à consacrer toute leur énergie à l'éducation sociale de la masse sous leurs ordres.²⁸ » C'est ainsi qu'en 1952, l'A.S.A.R. concentrait cent vingt équipes composées de trois mille membres issus des couches « évolutives » de la population²⁹ : « des gens qui avaient reçu une certaine éducation mais qui n'appartenaient pas forcément aux couches dominantes de la population.³⁰ » L'institution football était née : « ce sport était intégré à notre culture d'une certaine façon ; nous étions passionnés.³¹ »

b - Aspects d'une acculturation en double teinte

L'enracinement colonial de cette activité importée par la mission catholique allait ainsi pouvoir marquer le projet d'acculturation attendu. La pratique facilitait en effet l'incorporation d'ensembles sociaux et culturels d'origine occidentale : mise en place d'un calendrier sportif s'associant à une temporalité chrétienne, délimitation d'espaces strictement footballistiques,

²⁵ Rapport du territoire d'Astrida pour l'année 1949, p. 54. Archives africaines, Bruxelles, RA/RU 65.

²⁶ Il semble bien qu'après avoir entraîné cette « élite traditionnelle » dans l'exploitation de la masse, l'institution coloniale lui demanda de prendre en charge son « évolution ».

²⁷ Lettre du Père Louis Gilles à Monseigneur Durrieu, Nyanza, le 8 décembre 1948, Archives de la Société des Missionnaires d'Afrique, Rome.

²⁸ Rapport du territoire de Nyanza pour l'année 1949, p.34. Archives africaines, Bruxelles, RA/RU 92.

²⁹ Rapport sur l'Administration belge du Ruanda-Urundi pendant l'année 1952, p. 206.

³⁰ KALIBWAMI, Justin, né en 1924 dans le territoire de Kibungu. Entretien réalisé le 15 décembre 2006, Paris, France.

³¹ *Ibid.*

uniformisation d'une série de règles devant orienter le comportement et l'attitude attendue de chaque joueur, etc. Pourtant, au moment où un prêtre rwandais du nom d'Alexis Kagame enregistré (au début des années 1950) une série de chants composés par les équipes de football de l'époque, voilà ce qu'il annota sur la notice explicative de l'un d'eux :

« Le chant vante les hauts faits d'une équipe de football, celle au nom de guerre "Amagaju", dont l'appellation rappelle celle des troupeaux de vaches à robe brun clair. A noter que l'ancienne émulation des compagnies militaires a été relayée par celle des équipes de football, dès l'introduction de ce jeu au Rwanda, jeu qui devint immédiatement populaire.³² »

Il semble alors ici impossible de considérer la diffusion du jeu comme une œuvre d'acculturation à sens unique. L'histoire du football, au Rwanda, apparaît comme intimement liée à une culture pastorale et guerrière datant de l'époque pré-coloniale. Cet ensemble, initialement indépendant d'une culture occidentale, s'était notamment développé au sein des anciens processus de socialisation guerrière : l'armée, accompagnée de ses dispositifs d'éducation. Les structures militaires de l'ancien royaume *Nyiginya* étaient composées, à leur base, de différentes milices où chaque membre masculin du royaume devait avoir un rôle à jouer : elles recrutaient des guerriers, brancardiers, porteurs de vivres, gardes frontières, etc. Les unités d'élite de ces corps belliqueux étaient appelées « compagnies d'*intore* » (élus, sélectionnés). Des dispositifs institutionnalisés (*itorero*) assuraient alors – à travers une gamme de pratiques corporelles, militaires et langagières³³ – la transmission des valeurs et comportements capables de façonner une jeunesse guerrière conforme aux attentes d'une société se définissant comme conquérante³⁴. Cette configuration, dès les années 1910, se vit renversée par la mise d'une domination occidentale se voulant « moderniser », « civiliser » les populations sous son contrôle. Ce genre de phénomène, dans le contexte colonial, est ainsi souvent analysé comme une entreprise ayant désagrégé une tradition multiséculaire³⁵. Mais le

³² Notice musicologique 76.8.2/17, Section d'ethnomusicologie du Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, Belgique.

³³ En voici quelques unes : chorégraphies guerrières, courses, saut en hauteur, tir à l'arc, lutte, poésie guerrière et pastorale, chants de louanges, etc.

³⁴ Cette configuration a été établie à partir d'un décodage des travaux d'Alexis KAGAME sur les structures militaires de l'ancien Rwanda : KAGAME, Alexis. 1963. *Les milices du Rwanda précolonial*, Bruxelles, Académie Royale des Sciences d'Outre Mer ; KAGAME, Alexis. 1952. *Le code militaire. Le code des institutions politiques du Rwanda précolonial*, Bruxelles, Institut royal colonial belge.

³⁵ Nous évoquons ici les travaux d'histoire coloniale ne tirant pas suffisamment profit de l'historicité africaine liée à une situation d'entre-deux culturels.

Football et mobilisations identitaires au Rwanda

procès d'acculturation des Rwandais ne peut s'envisager sous un mode unilatéral. C'est ce que nous apprend, entre autres, l'appropriation locale de l'activité footballistique. Les équipes qui se formèrent à partir de la fin des années 1940 se virent souvent attribuer un nom à caractère guerrier. Ces dénominations se prolongèrent d'une série d'odes panégyriques, artefacts langagiers et musicaux assurant la constitution d'un esprit de corps propre à chacune des formations. Certains de ces répertoires s'élaborèrent par le réinvestissement d'une esthétique guerrière locale, et ceci face à la projection d'un cadre de normes et de valeurs européennes. Signes d'une culture pré-coloniale réinventée par ces apports occidentaux, ils véhiculaient par là même un ensemble symbolique créolisé et créolisant : un univers à mi chemin entre le local et le cosmopolite, où circulaient les items d'une noblesse (pré)coloniale³⁶ en cours d'occidentalisation. Cet extrait de l'ode *Urw'intwari* (La lutte acharnée des braves) dévoile bien ce processus d'invention d'une tradition coloniale³⁷ :

*« Vous qui avez contemplé Le-Combat-des-Braves,
A quoi ressemblent-ils ? Admire toi-même L'Imperturbable,
Membre des Tout-Beaux, oh qu'ils sont vraiment beaux.*

*Le gardien du but est Ngamije, qui secourt le front de la bataille,
Est aussi membre de Combat-des-braves, les Tout-Beaux (ils sont
beaux).*

*Le briseur des boucliers, (fils) de Vaillant, le Tout-Beau de grande
taille,
Lui aussi est membre de Combat-des-Braves, les Tout-Beaux (ils sont
beaux). »*

On remarque que cette ode, après son introduction, est composée de différents couplets passant en revue les joueurs pour y magnifier leur adresse, leur élégance, leur bravoure guerrière. Dans l'ancienne société rwandaise, les compagnies militaires se composaient de même un panégyrique collectif, dont une strophe était consacrée à chacun des meilleurs guerriers³⁸ :

³⁶ Elle est issue du développement, notamment à partir du XVIII^e siècle, d'une culture de cour fallacieusement assimilée, dans le contexte colonial, à un ensemble historique propre à la catégorie inventée des *Tutsi*.

³⁷ Cercle Saint Paul de Nyakibanda. 1958. *Tulilimbe* (Chantons), Butare, Grand Séminaire de Nyakibanda. Traduction réalisée par Jean-Baptiste Nkulikiyinka, Département d'ethno-musicologie du Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, Belgique.

³⁸ COUPEZ, André ; KAMANZI, Thomas. 1970. *Littérature de cour au Rwanda*, Oxford, Clarendon Press, p. 104.

« On te redoute pour ta frappe, ô Brave qui ne manque jamais une expédition.

J'emporte le pont de ma lance.

Je suis un gars qui m'élançe avec mon bouclier, fils de Crochet-d'arc.

Le mien n'est pas à achever, il ressemble à celui de Fréquenteur-de-mêlée.

Je me précipite avec l'arme qui ensevelit vigoureux.³⁹»

Les louanges footballistiques consistaient essentiellement à exalter les exploits (passés ou à venir) des équipes. Dans une ambiance musicale souvent empruntée à des mélodies occidentales, la composition des couplets reprenait alors le style narratif de l'ancienne poésie guerrière : le même que les danseurs-guerriers utilisaient pour magnifier leurs hauts faits militaires. Qu'elles soient individuelles ou collectives, ces compositions issues d'une culture locale sont appelées *Ibyivugo*⁴⁰ (morceaux où l'on parle de soi même). Dans le cadre des chorégraphies guerrières, le danseur, brandissant sa lance, déclamant ses éloges, affirme un honneur, une bravoure guerrière qui sont autant de signes d'une identité à la fois noble et belliqueuse ; ici, le joueur de football a recours à cette tradition qui démontre, face à l'occidentalisation d'une société, l'élasticité d'une culture africaine en cours de reconversion. Notons que le terme *Intwari* – si il s'applique ici à un groupe de footballeurs – était initialement le qualificatif désignant la compagnie d'élite de l'ancien monarque *Rwabugiri*.⁴¹ Les anciens dispositifs de socialisation guerrière avaient ainsi trouvé un relais tout à fait approprié au redressement d'une pédagogie menacée par l'entreprise coloniale. La légitimation de cette invention passait par l'assimilation de la culture de deux catégories de dominants : l'aristocratie locale « coutumière », le colonisateur européen. Ce processus pouvait ainsi marquer, et notamment face à l'« étranger⁴² », la projection d'une lutte sociale dès lors envisageable⁴³. En effet, le football colonial rwandais ne dévoile pas la victoire d'une européanisation des populations africaines. Il suffit par exemple de relever le registre des noms attribués à ces sportifs - « *Celui-qui-s'engage-là-où-d'autres-*

³⁹ *Ibid*, p. 105.

⁴⁰ On pourra consulter à ce sujet : SMITH, Pierre. 1985. « Aspects de l'esthétique au Rwanda », *L'Homme*, XXV.4, n° 96, octobre-décembre, p. 11-13.

⁴¹ Qui régna sur le royaume *Nyiginya* entre 1867 et 1895. La fin de son règne fut concomitante de l'arrivée des premiers explorateurs européens au Rwanda.

⁴² A partir du milieu des années 1950, une minorité lettrée de *Hutu* considérait les dirigeants *Tutsi* comme les premiers « colonisateurs » du Rwanda. Les phénomènes de réinvention et de réécriture de l'histoire y contribuèrent largement.

⁴³ En référence à BAYART, Jean-François. 1989. *L'Etat en Afrique : la politique du ventre*, Paris, Fayard, pp. 50-52.

Football et mobilisations identitaires au Rwanda

craignent-d'aller⁴⁴ » - « *Celui-aux-exploits-immédiats⁴⁵* » puis de le comparer aux qualificatifs désignant les anciens guerriers du Rwanda : « *Fréquenteur-de-mêlée⁴⁶* », « *Le-héros-qui-frappe-avec-adresse⁴⁷* » ; si la ressemblance est frappante, les enjeux, bien entendu, diffèrent. Là où il s'agissait de tuer pour s'ennoblir⁴⁸, il fallait – dans les années 1940-50 – « marquer un but » pour espérer une meilleure place au sein d'un ordre sous domination coloniale. Un footballeur qui parvenait à se faire remarquer par la qualité de son jeu pouvait en effet espérer une ascension sociale :

« A l'époque un joueur qui avait bien joué pouvait recevoir une vache de la part d'un chef qui l'avait apprécié. Ça m'apportait aussi du respect sur la colline. Une fois la Reine Mère qui m'avait connue par le foot m'a dit d'écrire une lettre pour du travail. Il s'agissait de conduire son fils le Roi Rudahigwa. J'ai apporté la lettre à la reine et après deux jours d'attente on m'a appelé à son bureau et le Roi m'a dit : « mais toi je te connais, tu joues au foot. » C'est pour te dire qu'il m'avait remarqué. Donc J'ai d'abord travaillé à l'imprimerie puis j'ai conduit le Roi.⁴⁹ »

Dans une société où à peine quelques milliers d'individus parvenaient à se détacher des obligations de travail, des corvées imposées par l'administration, où quelques centaines avaient accès à l'instruction secondaire, la possession de gros bétail, l'accès à un travail « libre » représentait une forte promotion. Dans la mesure où le football pouvait permettre d'y accéder, il se mit en place, au début des années 1950, une forte concurrence entre les équipes. Elle se manifesta encore une fois par le recours à une tradition réinventée : celle des *imihigo* (défis) footballistiques. En voici un exemple :

« Kamonyi aurait bien voulu refuser le match, car il n'y avait que 5 mois que l'équipe était à l'entraînement et la renommée de Rulindo était déjà faite. Mais le chef Rwanpungu tenait à ce match : « Nous viendrons chez vous le 23 mars ; si vous ne voulez pas jouer, fuyez,

⁴⁴ Chant *Urw'intwari*, *op. cit.*

⁴⁵ Ode des *Ingeruzabahizi* (Ceux-qui-acculent-les rivaux). Equipe de la mission de Namba (Nord du pays), Section d'ethno-musicologie du Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, Belgique.

⁴⁶ COUPEZ, André ; KAMANZI, Thomas. *Op. cit.*, p. 104.

⁴⁷ KAGAME, Alexis. 1952. « Un mot sur la poésie du Ruanda », *L'Ami*, 1952, p. 117.

⁴⁸ Un guerrier pouvait, grâce à l'élimination de sept ennemis sur le même champ de bataille, recevoir la « décoration des sept victoires. » Certains joueurs de football en appelaient de même à cette ascension symboliquement très forte.

⁴⁹ NKUBITO, Elias, né en 1928 en territoire de Nyanza. Entretien réalisé le 20 août 2007 près de Kabgayi, Rwanda.

mais nous serons là... » Nous aurions pu refuser mais fuir, nous ne l'avons pas voulu. Bien nous en prit d'ailleurs.⁵⁰ »

Il n'était pas possible, pour ce joueur de l'équipe de Kamonyi, de fuir face à cette provocation sportive. Question d'honneur ? Sans doute. Si les armes devenaient occidentales, il n'en reste pas moins que le renversement institué par l'importation de cette pratique s'accompagnait d'une réinterprétation d'un modèle ayant acquis, depuis l'époque précoloniale, ces lettres de noblesse. Comme nous l'avons vu, l'honneur dépendait des vertus guerrières de l'individu, et même si chacun n'y avait pas directement accès, l'accomplissement d'un homme dépendait en partie de son identification au guerrier⁵¹. Ces données semblent alors nous indiquer qu'ici, le processus d'incorporation de normes et de valeurs occidentales ne peut se penser en dehors de son articulation avec une gamme de pratiques et de comportements locaux. Dans la société rwandaise coloniale, l'appropriation du football pourrait se traduire par un travail syncrétique : il procède d'un enchevêtrement d'items locaux réinventés, acclimatés à la vision coloniale de cette culture, et d'autres apports originellement occidentaux, qui se réadaptent à la culture du colonisé. Ces mécanismes produisent ainsi une pratique culturelle en cours de syncrétisation tout à fait originale⁵² ; mais de plus, ils élaborent un modèle de valeurs capable de porter la promotion d'individus se détachant peu à peu du joug colonial. Le football peut alors être appréhendé comme un ensemble de techniques, de biens et de signes assurant, dans une logique hiérarchique, l'émergence de groupes situés entre le colonisateur et la masse des colonisés : des populations appelées « évoluées ».

c - Le football : une pédagogie coloniale

Le modèle de l' « évolué » fut essentiellement défini par le colonisateur, et en particulier l'institution missionnaire. Elle l'expose de la façon suivante :

« [...] dans le sens conventionnel du mot, un individu qui sort de la civilisation inférieure et primitive de ses ancêtres pour acquérir, pas à pas, par son effort personnel, certaines qualités qui sont propres à la

⁵⁰ *L'ami*. 1947. Revue des évolués de l'Est de la colonie, p. 111.

⁵¹ SMITH, Pierre *op. cit.*, p. 18. Le travail de Jean-Jacques Maquet met de même en relief ce mécanisme : MAQUET, Jean-Jacques. 1954. *Le système des relations sociales dans le Rwanda ancien*, Annales du musée royal du Congo belge, p. 137-141.

⁵² Des travaux portant sur les pratiques religieuses illustrent les mêmes types de phénomènes : MARY, André. 2000. *Le bricolage africain des héros chrétiens*, Paris, Editions du Cerf.

Football et mobilisations identitaires au Rwanda

*civilisation occidentale ou chrétienne qu'ainsi il assimile progressivement*⁵³. »

Il s'agirait donc d'adopter le caractère moral et intellectuel d'une civilisation considérée comme supérieure. L'enjeu, pour l'église, était bien de former des « hommes nouveaux⁵⁴ », garants, dans un sens chrétien, de leur propre évolution ; le sport occidental, cette forme d'action catholique spécialisée, devait y contribuer :

*« Si nous voulons au Ruanda gagner la jeunesse à l'église, il est temps de s'y mettre, en travaillant sur les idéaux sportifs qui se sont créés par la force de la civilisation pénétrant petit à petit. Les sports nous donnent une jeunesse pleine d'ardeur, mettons-y une goutte de christianisme et toute cette jeunesse sera pour nous, et la civilisation du pays se fera dans l'ordre alors que d'autres voudraient y mettre du désordre toujours possible. »*⁵⁵

On constate qu'il ne s'agissait pas simplement de faciliter l'intégration des valeurs catholiques ; il convenait aussi de se rapprocher d'une jeunesse qui pouvait en intéresser d'autres : les protestants, les « matérialistes », les communistes. Pourtant, l'église catholique détenait une longueur d'avance : tandis que la quasi-totalité des « chefs coutumiers » s'étaient convertis (dès les années 1930) au catholicisme, les écoles primaires et secondaires – tout en se conformant au programme colonial belge – étaient administrées par les missions du « Christ-Roi ». Le monarque *Mutara III Rudahigwa*, premier représentant de l'autorité traditionnelle, avait en effet – dès 1946 – investi le Christ en tant qu'incarnation suprême de l'autorité légale et monarchique. Le football dut donc, dans ces années de modernisation et d'émancipation d'une partie des colonisés, faciliter l'imprégnation d'une religion assimilée à un pouvoir d'Etat⁵⁶. Mais au Rwanda, il est indispensable de considérer que la naissance de ces groupes intermédiaires fut de même liée au découpage à caractère ethnique de la population. Nous avons vu comment, jusqu'au milieu des années 1940, une position tout à fait privilégiée fut accordée à la composante inventée des *Tutsi*. Dès les premières décennies de la période coloniale, le colonisateur, l'anthropologue et le missionnaire avaient largement contribué à l'édification

⁵³ « Etes vous un évolué ? », 1945, *Servir*, pp. 261-267.

⁵⁴ Mgr ROY, Camille. 1945. « Hommes nouveaux... », *Servir*, pp. 107-109.

⁵⁵ Lettre du Père JILLES à Mgr DURRIEU, *op. cit.*

⁵⁶ DE LAME, Danielle. 1996. *Une colline entre mille ou le calme avant la tempête. Transformations et blocages du Rwanda rural*, Annales Sciences Humaines, vol. 154, Tervuren, Musée Royal de l'Afrique Centrale, pp. 48-52.

d'un clivage socio-racial consistant à créer des ethnies (construites comme des races) là où il n'en existait pas⁵⁷. La fraction dominante des *Tutsi*, par l'accès à une matière pédagogique conditionnant son ascension, avait reçu « le monopole culturel lié aux positions prééminentes (pour les autochtones) dans une organisation étatique européenne⁵⁸ ». Dans ce cadre, il était aisé de distinguer une poignée d'instruits (*Tutsi*) d'une masse « d'ignorants » en majorité *Hutu*. C'est ce qui nous permet d'affirmer que jusqu'au début des années 1950, le modèle de l'évolué et le pouvoir d'attraction qu'il représentait fut essentiellement conçu dans le sens d'une hégémonie *Tutsi*⁵⁹.

Ces nouvelles fractions de la population, en s'adonnant à des pratiques culturelles et éducatives locales réinventées, de même qu'occidentales adaptées, avaient ainsi pu s'approprier les éléments façonnant « l'évolué type » du Rwanda colonial. Ce « type idéal » peut se définir par quatre modalités essentielles : doté d'une moralité chrétienne irréprochable, sa noblesse physique et intellectuelle lui permet, tout en sauvegardant des éléments valorisés propres à sa culture d'origine, d'adopter un style de vie européenisé. Ainsi, il devient apte à représenter un véritable modèle d'honneur, de témérité, d'abnégation et de discipline capable d'influencer chacun de ses compatriotes. Ce système de normes et de valeurs fut véhiculé, à l'école, dans les cercles pour « évolués », par une pratique telle que le football :

« La force physique seule ne ferait pas le sport, il faut y joindre les qualités morales ; la science du jeu, la connaissance du terrain et de ses adversaires, la bonne humeur, le calme, l'acceptation des pénalités surtout lorsqu'elles ont été imposées à tort, et j'en passe. L'esprit sportif sera donc la possession de toutes ces qualités. Plaise à Dieu que tous les sportifs le possèdent au plus haut degré. »⁶⁰

Pour qui le pratiquait, le football devenait alors une activité relayant un ensemble de modes d'organisation et de processus de socialisation par lesquels des identités se recomposaient sur une base à la fois sociale et ethnique. Le contexte des années 1950 – suite au revirement politique énoncé plus haut – allait ainsi porter un mouvement de mobilisation devant conduire une « contre-élite » *Hutu* à engager une lutte socio-politique destinée à renverser un pouvoir *Tutsi* encore très présent.

⁵⁷ Le travail de Claudine Vidal le montre : VIDAL, Claudine. 1991. *Sociologie des passions, Rwanda, Côte d'Ivoire*, Paris, Karthala.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Le travail de Ian LINDEN, *op. cit.*, rejoint notre analyse.

⁶⁰ *L'ami*, 1950, p. 86.

III - Un jeu de balle dans le basculement d'une féodalité coloniale (1952-1959)

Nous avons vu que les missions catholiques furent en grande partie responsables du développement du football dans le Rwanda colonial. Outre les équipes qui se multipliaient dans les années 1950 au sein des écoles primaires et secondaires, des formations officielles – établies en connivence avec des chefs de provinces à 98% *Tutsi* – avaient vu le jour. Le *Mwami Mutara III Rudahigwa* disposait également de son équipe (*Amaregura*). Impuissant sur le plan politique, ce monarque catholique avait entrepris une stratégie culturelle s'appuyant sur la mise en valeur d'un ordre monarchique « traditionnel » perçu comme *Tutsi*. Mais les équipes des missions étaient, sans connaître les proportions (variables en fonction de la région et du propriétaire de l'équipe), « ethniquement » mixtes. Au milieu des années 1950, la diffusion de plus en plus massive du jeu coïncida avec l'immixtion croissante de fractions « évoluées » *Hutu* dans l'arène pédagogique et politique. En prenant notamment appui sur la presse, l'éducation et les structures paroissiales, elles initièrent un discours social et idéologique visant l'émancipation d'une élite issue du « peuple *Muhutu* ». Leurs revendications dénonçaient un joug colonial, mais qui pour eux s'apparentait à l'hégémonie d'une « race de colonisateurs internes⁶¹ » : les *Tutsi*. Pour la contre-élite *Hutu*, les « serfs taillables et corvéables à merci » n'étaient plus disposés à subir, par le canal de la culture, des discriminations sociales, politiques et économiques basées sur une hiérarchie des races⁶². Quelques années auparavant, l'administration coloniale avait tenté de mettre en avant une politique sociale visant à répondre à ce projet : son rapport de 1951 précise qu'au cours du championnat du Rwanda-Sud « une équipe de cultivateurs fut classée devant une équipe d'extra-coutumiers.⁶³ » Mais il semble que cette orientation eut plutôt pour effet de servir la scotomisation du regard porté sur l'agencement socio-ethnique de la population. L'année suivante, le rapport se poursuit en ces termes : l'Association Sportive Au Rwanda (A.S.A.R.) regroupe environ « trois mille membres, groupés en cent vingt équipes, sans préjugés de races, de conditions sociales et de confessions⁶⁴ ». Des chercheurs comme Claudine Vidal ou Jean-Pierre

⁶¹ Les termes et expressions employées entre guillemets sont issus du discours racial de l'époque. Ces emprunts sont destinés à mieux traverser une lecture raciale de la société incorporée par les élites rwandaises des années 1950.

⁶² Voir à ce sujet la « Note sur l'aspect social du problème racial indigène au Ruanda », connue sous le nom de « Manifeste des Bahutu ». Elle fut publiée le 24 mars 1957.

⁶³ Rapport sur l'Administration belge du Ruanda-Urundi pendant l'année 1951.

⁶⁴ Rapports établis pour l'année 1952, p. 206.

Chrétien⁶⁵ ont montré comment, au Rwanda, l'ethnicité a pu se construire sur la base d'un clivage entre éleveurs et agriculteurs. Celui-ci fut en effet réifié sous forme d'une composante pastorale « naturellement dominante » (*Tutsi*) opposée à une catégorie agricole « condamnée à la misère et à la servitude » (*Hutu*). Comment ne pas voir ici le voile posé par le colonisateur, et le rôle de la pratique dans la reproduction, sous couvert de différences socio-économiques, d'une fragmentation ethnique légitimant la mobilisation d'une masse agricole face à une élite « civilisée ».

Cette mobilisation des déclassés de l'ordre colonial devait donc passer par l'adoption des armes leur conférant le niveau de « civilisation » tant attendu : « Comme préalable aux revendications, la meilleure stratégie est de nous imprégner d'abord du ferment de cette civilisation⁶⁶ ». Le *Mouvement Social Muhutu*, première association à caractère ethnique, se fixa un ensemble d'objectifs à caractère sociaux, culturels et pédagogiques. L'un d'eux était bien de pousser les « *Bahutu* » à participer activement et librement à toutes les œuvres de relèvement socio-économique, comme les loisirs organisés d'une façon moderne⁶⁷. A partir du milieu des années 1950, les futurs dirigeants *Hutu* – portés par la volonté de jouer leur rôle social d'élite – exprimèrent un très fort désir de s'approprier les artefacts de la culture occidentale et chrétienne. Parallèlement, ils rejetèrent avec d'autant plus de vigueur l'incorporation, par la masse, d'un comportement « tutsifié » perçu comme responsable de leur « asservissement multi-séculaire ». Cette étude a montré comment le football avait été redéfini dans un registre pastoral et guerrier procédant de sa créolisation. Il semble qu'à la fin des années 1950, ces items précoloniaux se soient vues pris au piège du poison ethnique :

« La rationalisation la plus évidente d'une structure de caste réside surtout dans la croyance qu'il existe des différences innées et fondamentales entre les membres des différents groupes. Hors cette croyance était forte chez les tutsi (sic), ils étaient obligés à faire croire mordicus que le mututsi est l'homme intelligent, courageux, né pour le commandement, tandis que le muhutu était très peu malin, bon travailleur obéissant mais sans aucune manière. (sic) Pour cultiver cet esprit de groupe, les jeunes Batutsi recevaient durant des années, une sorte de culture dans des compagnies (itorero) exclusivement faites pour eux. Plusieurs Banyarwanda en étaient arrivés à croire que même

⁶⁵ *Op.cit.*

⁶⁶ MUNYANGAJU, Aloys, in MUREGO, Donat. 1975. *La révolution rwandaise. 1959-1962. Essai d'interprétation*, Louvain, Publications de l'Institut des Sciences politiques et sociales, p. 687.

⁶⁷ *Temps Nouveaux d'Afrique*, 15 avril 1958.

Football et mobilisations identitaires au Rwanda

si un muhutu ou un mutwa a une égale intelligence ou une égale formation que le mututsi, cela ne change rien à la chose...⁶⁸ »

Ces discours manifestaient donc une mémoire de l'exclusion des *Hutu* des institutions précoloniales de socialisation guerrière des jeunes élites (*Itorero*). Mais ils véhiculaient de même une mythologie rationalisée parvenant à essentialiser la structure des rapports entre deux groupes. Il faut souligner que cette analyse ressemblait très fortement à celle de l'anthropologue Jean-Jacques Maquet qui publia, en 1954, son étude sur « *Le système des relations sociales dans le Ruanda ancien.*⁶⁹ » Projetant dans le passé une situation issue du contexte colonial, cette réinterprétation de l'histoire réifiait par la même occasion la tradition inventée du football. Les *imihigo* dont il a été question devinrent alors des « serments de féodalité⁷⁰ » ; le modèle du guerrier se transforma en celui du « *Tutsi* conquérant », de l'« esclavagiste ». Cette lecture de la société coloniale entrainait dans un phénomène plus large, au sein duquel la race devenait un référent social orientant l'action de la poignée d'« évolués » se référant à ce schéma. Mais malgré ce phénomène d'essentialisation culturelle, il semble bien que ces éléments, véhiculés par le modèle du « footballeur-guerrier », se soient vus désirés et incorporés par une partie des promoteurs du *Mouvement Social Muhutu*. L'engouement footballistique exprimé par ces « déclassés » de l'ordre colonial se concrétisait bien par l'acceptation et l'assimilation d'une gamme de pratiques et de comportements issus d'un syncrétisme « *Tutsi*-européen ». Ces gens devenaient donc en mesure de s'approprier des dispositifs symboliques et formels qui étaient à la fois ceux des européens à imiter et ceux des *Tutsi* privilégiés à combattre. Ce phénomène pourrait alors marquer d'un côté, l'accomplissement d'une pure concurrence mimétique consistant à s'approprier une série d'armes valorisées, de l'autre un processus inconscient exercé par le pouvoir de fascination des privilégiés de l'ordre colonial⁷¹. Mais en réalité, le modèle dominant de l'« évolué » s'était essentiellement structuré par des éléments empruntés à une culture importée, et ceci par des réinterprétations propres à une culture locale assimilée à celle d'une

⁶⁸ *Temps Nouveaux d'Afrique*, le 14 décembre 1958.

⁶⁹ *Ibidem*

⁷⁰ Lettre de GITERA, Joseph. 28 janvier 1959, Astrida. Le document était adressé au vice gouverneur général du Ruanda-Urundi. Dossier du chef Gashugi, Archives africaines, Bruxelles, RWA 8.

⁷¹ Comme le fait remarquer Daniel Denis dans le cas des pédagogies coloniales française. BANCEL, Nicolas ; DENIS, Daniel ; FATES, Youssef. 2003. *De l'Indochine à l'Algérie : la jeunesse en mouvement des deux côtés du miroir colonial 1940-1962*, Paris, La Découverte, pp. 195-196.

« race des seigneurs *Tutsi*⁷² ». Ainsi la violence produite par cette attraction mimétique traduit l'émergence d'une lutte symbolique offrant une nouvelle lecture de l'évènement colonial : l'expérience du football devint capable d'offrir aux différentes fractions du pays ce qu'ils attendaient des transformations de la société. Le contrôle de l'activité par un groupe de conservateurs devait porter l'essor d'un mouvement nationaliste destiné à se dégager de la domination occidentale. Le soutien que les Européens manifestaient à l'égard des « représentants de la masse » avait facilité cette radicalisation de l'attitude des dirigeants *Tutsi*. Mais face à celle-ci, la démocratisation des pédagogies coloniales finissait par nourrir l'idéologie raciale d'une contre-élite *Hutu* façonnée autour de la doctrine sociale de l'église. Son objectif était bel et bien de conquérir – coûte que coûte – les places détenues par cet ordre conservateur. La tournure « ethnique » du conflit avait favorisé le développement de crispations et sentiments d'exclusion associés à cette lecture socio-raciale de la crise. Le football ne put y échapper :

« C'est à la fin des années 1950 que ça s'est déclenché. (sic) Certains n'ont plus voulu venir jouer. Quelques uns ne voulaient pas jouer ; la politique avait déjà commencé. Et à partir de là les gens ne s'entendaient pas bien. Ils ont commencé à ne pas jouer, alors l'équipe s'est effondrée comme ça, en 1958. (sic) Nous avons arrêté de jouer et les gens de l'équipe se sont éparpillés, ils se sont dispersés de gauche à droite. »⁷³

« A partir de 1958, le football n'a pas continué dans cette force là. (sic) Leurs idées étaient ailleurs, étaient parties ailleurs... Alors les haines raciales sont devenues trop violentes, et on a eu peur que dans ces Tutsi-Hutu, il y ait des affrontements, qui soient trop violents. »⁷⁴

Un vent de « révolution⁷⁵ » soufflait sur le Rwanda. L'histoire du « jeu de balle » colonial a tenté d'en dévoiler quelques racines pédagogiques. A partir de la fin des années 1950, cette pratique avait favorisé l'éclosion d'une concurrence mimétique conçue en termes socio-raciaux. La dissolution temporaire de l'institution football n'empêcha pas à cette violence symbolique de se transformer, entre 1959 et 1961, dans ses aspects meurtriers. Mais ces

⁷² Il n'est pas inutile de rappeler qu'une fois de plus, ces propos correspondent aux représentations raciales qui avaient cours à l'époque. Bien qu'elles ne se fondent pas sur une réalité historique, il n'en reste pas moins qu'elles furent bien mobilisées par la poignée d'« évolués » que nous évoquons.

⁷³ GASAGURE, Edouard : né en 1934 en territoire de Kigali. Entretien réalisé le 31 août 2007, Kigali, Rwanda.

⁷⁴ DE RENESSE, Wenceslas, *op. cit.*

⁷⁵ Le terme de « révolution » est ici employé dans le sens du renversement d'un ordre féodo-colonial construit au cours du XX^e siècle. Précision utile lorsque l'on sait comment l'idéologie de ce basculement du pouvoir fut réexploitée sous la période républicaine...

Football et mobilisations identitaires au Rwanda

actes ne correspondirent pas à une logique génocidaire : ils visèrent à enterrer un pouvoir racialement naturalisé en écartant ses détenteurs directs. Pourtant, l'histoire montre que ce renversement est en réalité celui d'une féodalité construite dans le temps colonial, et dont les futurs leaders *Hutu* ne parvinrent pas à se dégager. Au contraire, une partie des pierres de l'édifice républicain⁷⁶ furent bien celles d'une féodalité détournée dans le colonial tardif.

En concevant la colonisation comme une articulation syncrétique issue d'une rencontre entre deux cultures, on se rend compte que l'invention de football, dans le Rwanda du colonial tardif, traduit moins la victoire de l'institution coloniale que, comme le souligne Bayart, « l'extraordinaire élasticité » des populations sous son emprise⁷⁷. Façonnée dans un moule réinterprétatif, cette innovation culturelle vint alors façonner des identités de l'entre-deux par lesquelles émergeaient les catégories « évoluées » destinées à produire les futurs cadres africains. Dans un contexte d'indépendance proche, leur appropriation de la pratique devait alors leur permettre de conquérir, à l'aide des armes du colonisateur, les places de choix qu'ils étaient susceptibles d'attendre. Mais au Rwanda, le piège ethnique rend ce phénomène plus complexe. L'intégration – par ces nouvelles fractions – d'une lecture raciale de la société, normalisant la dialectique d'un sentiment de supériorité native (*Tutsi*) à un ressentiment d'exclusion (*Hutu*), eut pour effet de produire une dynamique émancipatrice vis-à-vis du colonisateur européen qui se doubla de cette concurrence raciale naturalisée. L'adoption, par des mécanismes mimétiques, des armes syncrétiques par lesquels se jouèrent les événements qui suivirent se confronta donc à ce phénomène : si d'un côté ils offrirent un terreau capable de faire germer l'unité nationale conservatrice que revendiquait le parti des monarchistes *Tutsi*, ils marquèrent de l'autre le développement d'un mouvement de masse devant finalement porter, après 1959, les « évolués de campagne » au devant de la scène sociale et politique.

* **Thomas Riot** : Doctorant - UFR STAPS - Université Marc Bloch, Strasbourg
II - CIES ALSACE- (EA 1342) - triot@umb.-strasbg.fr

* *
*

⁷⁶ La première république rwandaise fut proclamée le 28 janvier 1961.

⁷⁷ BAYART, Jean-François, *op. cit.*, pp. 50-52.